

QUATRE ANNÉES DE GUERRE ET D'OCCUPATION

N° 4

Dans les Pays Envahis

Faits et Documents

— SUITE —

10, 11 et 12 octobre 1914

LA DÉFENSE DE LILLE

Le Siège et le bombardement de la ville

Aux notes hâtives données sur le siège de Lille dans un précédent numéro, nous pouvons ajouter, aujourd'hui, un récit complet des journées tragiques des 10, 11 et 12 octobre 1914, par un témoin qui les a vécues; voici ce qu'il raconte :

Je ne me doutais pas à quel point disait vrai M. X... à notre départ de Calais-Dunkerque (5^{me}, 6^{me} et 8^{me} régiments territoriaux) : « Vous allez faire de l'histoire, mon ami, courage et confiance. »

Que pourrait-on donc demander de particulièrement glorieux à ces territoriaux d'âge déjà rassis et qu'on croirait peu désignés pour des faits héroïques ? Leur organisation ne paraissait pas les désigner spécialement pour une besogne glorieuse et nous étions sceptiques.

La bataille de la Marne venait de se terminer par la victoire de nos armées. L'ennemi arrêté et résolu vers le Nord, modifiait son plan et cherchait en poussant son aile droite vers la mer du Nord, à tourner notre aile gauche et à atteindre Calais ou Dunkerque, dans le but de gêner nos relations avec l'Angleterre. Nos troupes, en suivant un mouvement parallèle luttèrent de vitesse avec eux. Il fallait favoriser l'armée française en jetant des entraves dans la marche de l'armée ennemie, obliger celle-ci à combattre, l'empêcher de se servir des voies ferrées. C'est du moins ainsi que j'ai compris le rôle qu'on voulait nous demander de remplir, mais encore fallait-il, bien que peu nombreux, donner aux Allemands l'illusion d'une force suffisamment importante pour les retenir dans leur marche vers la mer du Nord : d'où notre extrême mobilité pendant les premiers jours.

L'état-major français jeta en toute hâte, par des prélèvements sur les troupes gardant Dunkerque et Calais, une avant-garde de Douai à Tournai par Faches et Orchies, d'un développement de 50 kilomètres, plaçant des bataillons d'infanterie et une batterie d'artillerie à Faches, deux bataillons d'infanterie et une batterie d'artillerie à Orchies, un bataillon d'infanterie à Tournai (commandant Caron), le tout sous les ordres du général Plantey, à Douai. Ce détachement n'avait aucune liaison avec le gros de l'armée française et sa situation n'était pas sans danger, car épars, sur un aussi grand front, il pouvait, à tous moments, être pris dans le remous des troupes allemandes.

Le bataillon Caron, composé de deux compagnies du 7^{me} territorial occupé tout à tour les positions de Chercq-Saint-Maur sud-est de Tournai, mais devant des forces considérables, dut se replier sur Lille et c'est vers le 2 octobre que nous passons sous les ordres du général de Mandhuy, commandant le 21^{me} corps d'armée.

Le détachement des territoriaux alors à Lille se composait des 2^{me} et 3^{me} bataillons du 8^{me} territorial et du bataillon Caron (5^{me} et 7^{me} territoriaux) d'une batterie d'artillerie et d'un escadron de chasseurs à cheval et de deux escadrons de gendarmes.

Le 3 octobre, le détachement recevait l'ordre de couvrir la place de Lille pendant trois jours, pour permettre le transbordement des troupes françaises qui arrivaient par voie ferrée. Nous prenons successivement les avant-postes à Emmerin l'Arbrisseau, Faches, Thumesnil, Lesquin, Saint-Maurice, Mons-en-Barœul.

Le 4 octobre, les Allemands envoient un train blindé rempli de troupes, en gare de Lille. Ce train est aussitôt attaqué par le 17^{me} bataillon de chasseurs à pied qui venait à peine de débarquer. Le combat se prolonge dans les rues de Fives. Le soir, les avant-postes du bataillon Caron, à l'est de Thumesnil, étaient fortement attaqués par un ennemi supérieur et de l'artillerie. Ce bataillon dut se replier sur Lille, mais rencontrant le 21^{me} d'infanterie et le 6^{me} d'artillerie, le commandant Caron rassemble ce qu'il peut de son effectif et vient appuyer le mouvement des troupes actives pour réoccuper les positions abandonnées.

Le lendemain, l'ennemi se repliait rapidement laissant entre nos mains un canon et deux caissons. Les journées des 5, 6, 7, 8 et 9 sont passées aux avant-postes, l'armée allemande cherchait à nous séparer de l'armée française, ce qui obligea les troupes actives du 21^{me} corps d'armée, débarquées à Lille, de se porter rapidement vers Béthune et Lens pour faire trait d'union avec notre armée et les troupes anglaises qui étaient occupées à repousser la cavalerie allemande entre La Bassée et la mer. Nous restons dans la région de Lille pour empêcher les éléments d'infanterie allemande de se porter par voie ferrée au secours de la cavalerie repoussée vers Lille et Courtrai. Le commandant de Pardieu, détaché de Dunkerque, en remplacement du commandant Rignet, prend le commandement du détachement mixte. Le 9 octobre, il est informé du mouvement d'encerclement que les Allemands prononçaient contre nous, il ordonne, à 2 heures du soir, le rassemblement des troupes et les dirige, par marche forcée, sur Laventie, seule route

restée libre. Nous passons à Haubourdin, Radinghem et Fromelles où nous cantonnons.

Sur l'ordre du colonel du 20^{me} chasseurs, nous reprenons le lendemain 10 octobre, à 5 heures du matin, la route de Lille. Cette route, tant à l'aller qu'au retour, s'est effectuée dans des conditions difficiles, les chemins étant occupés par les civils mobilisables évacués. En arrivant à Haubourdin, nous aperçûmes sur une route parallèle à celle que nous suivions, une colonne allemande marchant sur Lille, un combat d'arrière-garde eut lieu à Hallènes, les gendarmes furent mis en déroute par l'artillerie ennemie et la compagnie du capitaine Lappu qui fermait la marche derrière les convois fut dispersée par la cavalerie. Le capitaine fut tué et les autres prisonniers avec notre convoi et les ambulances. Les civils s'enfuirent mais la plupart furent faits prisonniers.

Aux portes de Lille, le 20^{me} chasseurs à cheval qui avait terminé sa mission, chercha à rejoindre la 7^{me} division de cavalerie, dont il faisait partie, mais il tombe dans une embuscade à Ennetières, le colonel fut mortellement blessé et le régiment, du moins ceux qui n'avaient pas été tués et faits prisonniers, dut rentrer à Lille.

Le commandant de Pardieu choisissant six chasseurs les envoya séparément par six routes différentes, porteurs d'un pli identique à l'adresse du général de Mandhuy, alors à Saint-Pol-sur-Ternoise; il espérait que l'un des six chasseurs au moins réussirait à percer l'encerclement. Tous les six arrivèrent à destination. Le général était alors avisé que nous occupions et défendions la place de Lille mais que nous n'avions d'autres munitions que celles portées par les hommes. Après avoir fourni une étape de 60 kilomètres en moins de 24 heures, nous arrivâmes à Haubourdin et Emmerin et reçûmes l'ordre de pénétrer dans Lille et d'en organiser la défense. Le bataillon Caron avait pour secteur les portes de Béthune, de Cantelieu et de Dunkerque. L'on fit immédiatement barricader les portes par des réseaux de fils de fer et des voitures vidées; dans l'intérieur, des hommes (une compagnie par porte) occupèrent également les courtines et les abords des portes. A la porte de Dunkerque, l'installation était à peine terminée qu'une automobile allant à grande vitesse, essayait de pénétrer dans la ville que l'on croyait innocente. Elle était montée par quatre officiers allemands dont le prince de Hohenlohe; après une fusillade nourrie, ils furent tous tués et l'auto resta en notre possession.

Bref notre mission qui était communiquée à tous les corps d'unité, était celle-ci : « Nous avons ordre de défendre Lille et de nous y maintenir à tout prix. »

La commencent les quelques journées tragiques du siège et du bombardement de Lille.

Les premières heures furent calmes et le bombardement commença sans grande vigueur d'abord; le lendemain 11 octobre, il se poursuivit sans répit, les obus passent au-dessus de nos têtes, avec un vacarme épouvantable, allant à quelques pas et dans différents quartiers de la ville démolir les maisons, hôtels, etc., et porter l'incendie un peu partout. Les shrapnels pleuvaient, n'atteignant que les arbres qui dominaient la crête des fortifications occupées par nous, mais par contre, d'excellents tireurs ennemis, choisis sans doute, tuèrent tous nos malheureux soldats qui avaient l'imprudence de se découvrir.

Notre bataillon perdit plus de quarante hommes dont un lieutenant, M. Debroschies, et un certain nombre de blessés. C'est la porte des Postes qui eut le plus à souffrir. Notre artillerie réduite à trois canons à la suite de l'engagement d'Hallènes, se multipliait, cherchant à donner ainsi l'illusion d'une artillerie plus nombreuse. A la fin du bombardement il ne restait plus qu'un canon inutilisable. Nos cavaliers se mêlèrent à nos fantassins, faisaient avec eux le combat à pied et étaient très braves. Quand vint le soir du dimanche, Lille flambait; dans la nuit, un brasier immense s'allumait partout, ajoutant à l'horreur d'une nuit tragique de bataille, le spectacle d'un incendie colossal.

Le 12 octobre, le jour se lève; avec lui reprit le crépitement de la fusillade et des mitrailleuses; l'on avait été sur pied toute la nuit, le bombardement n'avait pas cessé, il se poursuivait maintenant avec la même implacable et régulière intensité. A plusieurs reprises un parlementaire s'était présenté sans succès, demandant la reddition de la place.

Une lueur d'espoir vint cependant illuminer cette sanglante journée : un monoplan français, bravant la mitraille et les coups de feu qui faisaient rage autour de lui, vint atterrir indemne sur l'esplanade. Nous apportait-il l'espoir de la délivrance prochaine ? Hélas non. Mais du moins du réconfort sous la forme d'une dépêche ainsi conçue :

« Tenez dans la ville jusqu'au bout. Une attaque allemande sur la ville doit se produire aujourd'hui vraisemblablement par le sud. Toute l'armée se porte à votre secours, la cavalerie peut être à Lille dès ce soir. Je vous nomme lieutenant-colonel et vous accorde la Croix de la Légion d'Honneur et trois Médailles Militaires à décerner à votre choix. Envoyez nouvelles par pigeon voyageur. »

Signé, Général de Mandhuy.

P. O.

Le chef d'état-major : Colonel de Vallières.

L'espoir renaît, l'armée de secours approchait, on entendait le canon dans le lointain et les gens croyaient entendre le pas des chevaux de notre cavalerie.

La nuit revint tragique, illuminée par l'incendie, les munitions s'épuisaient.

Comme l'avait prédit la dépêche, l'attaque allemande se précipitait et se faisait maintenant avec une grande activité dans le sud. Les portes de Douai et des Postes étaient fortement attaquées; vers midi, on dut renforcer les troupes de défense de ces portes par des prélèvements sur celles affectées à d'autres portes. Soudain la canonnade se tut, un immense hurrah vint frapper nos oreilles, en même temps un long appel de trompette se faisait entendre, il n'y eut qu'un cri parmi nous : « Ce sont les Anglais ! » Mais hélas ! quelques instants après, lent, dominant le crépitement des flammes, le « Die Watch An Rhein » s'élevait solennel dans la lueur rouge de l'incendie.

Oh ! cette minute d'horreur suivant de si près l'espoir, je ne l'oublierai jamais ! Lille était tombée glorieusement.

Cependant les téléphones ne fonctionnaient plus; nous n'avions reçu aucun ordre et nous continuâmes la fusillade gardant nos positions jusqu'au mardi matin. Nous apprimes

plus tard que les Allemands étaient entrés par la porte de Douai et que le lieutenant David Bompain, qui commandait les troupes de défense de cette porte, avait reçu plusieurs blessures et qu'un bon nombre de soldats avaient été tués ou blessés.

Notre tâche était terminée; les uns étaient faits prisonniers, les autres échappaient à la captivité par divers moyens. L'objectif de nos chefs était partiellement réalisé. Nous avions retenu autour de Lille une armée allemande d'environ 60.000 hommes avec une nombreuse artillerie qui n'osait avancer par crainte d'être coupés sur ses derrières. Le général allemand qui croyait trouver dans Lille des troupes considérables, au moins 25.000 hommes, trouva au plus 1.500 territoriaux, 300 cavaliers et 3 canons inutilisables. Bien que dépité, il se doutait qu'on l'avait joué, il ne put retenir un mouvement d'admiration pour nos troupes et la tâche disproportionnée donnée aux défenseurs de Lille.

A Tourcoing

Vendredi 16 octobre 1914

Physionomie de la ville

Sous l'occupation de l'ennemi, la ville semblait déserte. Par les rues, on ne voyait que de rares passants. Quant aux soldats allemands, ils se trouvaient partout. Ils se promenaient à pied, à cheval, en voiture, à bicyclette, en automobile, tantôt seuls, tantôt en groupes, mais toujours armés. Certains utilisaient même le tramway pour se rendre de leur cantonnement au Pont-Neuveville au centre de la ville.

Ils se rendaient dans les divers magasins de la ville où ils faisaient des provisions.

Comme il avait été convenu la veille, entre les autorités locales et les officiers allemands, vendredi, à la première heure, M. le Maire a fait placarder, en ville, une proclamation dont le texte est identique à celui de l'affiche apposée à Roubaix.

Vendredi matin, un officier s'est rendu à la fabrique de bonneterie de MM. Jules Desurmont et Cie, rue de Bradford, avec une section en armes, et s'est emparé de tous les articles qui étaient destinés à nos soldats français.

LES OTAGES

Nos otages ont été conduits à Roncq; ils ont été enfermés dans une salle de patronage. On leur avait réservé, pour se reposer avec les otages de Roubaix et localités environnantes, au nombre de 21, quatre matelas.

On sait que l'état-major allemand avait exigé le paiement de la contribution de guerre dans le délai de cinq jours. Le clergé de la ville, voulant aider le Maire dans sa tâche aussi difficile que critique, en ce moment, s'était aussitôt mis à parcourir la ville, allant de maison en maison pour recueillir les sommes nécessaires à couvrir la contribution exigée par les Allemands. 1.700.000 francs ont été ainsi versés à la Ville.

Le passage des Allemands au Breucq

730 cavaliers logèrent au Breucq le 15 octobre. Beaucoup organisèrent un pillage en règle. Les fermes eurent beaucoup à souffrir. Ils s'emparèrent des animaux et des grains et fourrage. Beaucoup de chevaux furent enlevés. Les maisons et châteaux abandonnés par leurs propriétaires ou locataires furent visités et surtout pillés. Le château de M. Wattin fut mis à sac. Ils dérobèrent l'argenterie après s'être emparés du linge et avoir fait une descente dans la cave.

Au cinéma du Breucq, ils enlevèrent tout le linge de propriétaire et prirent 200 bouteilles de vin.

Les Ephémérides de la Guerre

JEUDI, 15 OCTOBRE 1914. — Offensive allemande dans la Flandre occidentale belge; l'ennemi occupé Ostende, mais évacue la rive gauche de la Lys. Les Alliés occupent un front d'Ypres à la mer; sur le reste du front jusqu'à Verdun, engagements à l'avantage des Alliés. Nouveau bombardement de Reims. Des avions anglais et français survolent Carlsruhe. Le croiseur anglais « Hawke » est coulé par un sous-marin allemand, dans la mer du Nord. Un taube, abattu près de St-Omer. Manifeste du gouvernement belge à son peuple, expliquant son installation au Havre et remerciant la France de cette hospitalité. Défaite allemande autour de Varsovie et d'Ivangorod; les Russes font des milliers de prisonniers. En Italie, M. Salandra, président du Conseil, prend les affaires étrangères, en remplacement de M. de San Giuliano, malade. A Sarajevo, procès des assassins de l'archiduc François-Ferdinand et sa femme.

Vendredi 16 octobre 1914. — Bombardement de Dixmude par les Allemands; leurs attaques sont repoussées à Arras, Béthune, Albert, Armentières. Près de Sumatra, le croiseur anglais « Yarmouth » coule le grand paquebot allemand « Marhomania ». Nouveau bombardement de Cattaro. Remerciements du Gouvernement belge à la Hollande pour l'accueil fait aux réfugiés. Le Japon annonce le bombardement de Tsing-Koa après évacuation préalable de la population civile. Dans la colonie du Cap, rébellion et trahison du colonel boer Marka. Proclamation de la loi martiale.